

Le gouvernement national a lancé un manifeste adressé à l'Europe.

Malte, 21 mars.

Les avis de Shang-Hai sont du 9 février. L'ambassade japonaise devait partir pour l'Europe, à bord du prochain paquebot français.

Berlin, 21 mars.

Dans la nuit du 19 au 20, les batteries du siège de Frédéricia ont été terminées et armées. Une sortie de nuit de l'ennemi a été repoussée, et à cette occasion, le lieutenant de Schaper du 3<sup>e</sup> régiment de la garde et un soldat ont été tués.

Hier, dès cinq heures et demie du matin, le feu a été ouvert contre la forteresse, la ville et le camp qui se trouve devant Frédéricia. L'artillerie prussienne a très bien tiré. Le feu s'est déclaré sur plusieurs points de la ville et plusieurs canons ennemis ont été démontés. Le feu des Danois a été faible et sans effet. Un soldat autrichien a été blessé.

La canonnade continue, le prince royal, le prince Albert et le prince de Hohenzollern y assistent.

Copenhague, 20 mars.

Le bombardement de Frédéricia a commencé, ce matin, à 5 heures et demie.

Le bombardement de Düppel (côté sud) a commencé également, aujourd'hui, à 11 heures.

Cadix, 20 mars.

On a des avis de San-Domingo du 19 février. Aucun fait important n'est signalé. L'insurrection est en décroissance.

Les nouvelles de Mexico sont du 15 février et celles de la Vera-Cruz du 20. Les troupes franco-mexicaines s'avançaient vers Zacatecas qui devait être prochainement attaquées. Les guérillas juristes avaient été partout mises en déroute.

Turin, 20 mars.

La Chambre des députés a voté le projet de loi de pérennité de l'impôt foncier par 194 voix contre 123.

La Chambre s'est ajournée après les lettres de Pesth confirmant la nouvelle d'une grande démonstration qui a eu lieu le 15 mars. La troupe a dû intervenir et il y a eu plusieurs blessés. De nombreuses arrestations ont été faites. Parmi les personnes emprisonnées on cite M. Paul Almissy, membre du parti modéré. Les parnissons ont été augmentées dans toutes les villes de la Hongrie.

La Stampa annonce que le cabinet d'Athènes a donné sa démission, à la suite d'une démonstration populaire. Le nouveau cabinet est ainsi composé :

MM. Zaimis, affaires étrangères ; Omunduros, finances ; Elianni, instruction publique ; Deligiorgi, justice ; Christidis, intérieur ; Coroncos, guerre.

M. Zaimis prend également la portefeuille de la marine, avec la présidence du Conseil.

#### CHRONIQUE LOCALE ET DEPARTEMENTALE

La Chambre belge, dans sa séance du 18 mars, a voté à l'unanimité une loi qui autorise la concession d'un chemin de fer d'Anvers à Tournai et à la frontière française dans la direction de Douai.

Le Commerce de Gand publie sur ce projet les renseignements suivants :

« D'Anvers, la ligne se dirigera sur Contich qui, au moyen d'un embranchement, se reliera à la station de l'Etat, de sorte que Contich et Lierre seront en relation directe.

« De Contich le chemin de fer ira sur Boom, en passant par Refh. Nous n'avions jusqu'ici aucune voie de communication rapide entre Anvers et Boom. La construction projetée constituera pour cette population une véritable bienfait.

« La ligne touchera ensuite à Villebrœck, Breendonck, Bredelghem, avec embranchement vers Denderleuw, pour aboutir à Alost. Nous aurons ainsi une nouvelle voie d'Anvers à Gand, ce qui n'est pas sans importance ; en effet, il n'y a plus de convoi de Gand à Anvers, ou d'Anvers à Gand, par le pays de Waes, après 6 h. 15 m. du soir ; le voyageur retardé est donc obligé de retourner par Malines, souvent même par Alost et Bruxelles, ce qui occasionne une perte de temps très sensible.

« D'Alost, le chemin décrira une légère courbe et traversera Herzele, Sotteghem, Boucle-St-Blaise, Hoorebeke-St-Marie, Renaix, puis continuera à droite ligne vers Tournai, en passant près de Watringpont et d'Anserœul, à Dergnau, à Arcri-Ainières, en laissant Molembaix un peu sur la droite, en traversant Velaines et Kain, et de Tournai à Douai, par Froidmont et Rumes, Mouchin, Orchies, Flitua et Roost. A Douai la ligne rejoint le chemin de fer de Paris.

« On le voit, la nouvelle ligne mettra notre métropole en communication directe avec une foule de communes importantes et avec tout le Tournais. Ce sera en outre la route la plus courte entre Anvers et Paris, avantage précieux, notamment au point de vue du transit. »

C'est hier, lundi, que la Banque de France a émis à Paris ses nouveaux billets de 50 fr.

Ces billets portent deux images distinctes, l'une au recto, l'autre au verso, toutes deux imprimées en bleu. Les mots : Banque de France, cinquante francs, et la date de création, placés au recto, sont imprimés en noir.

Nous lisons dans le Nouvelliste de Rouen :

« Depuis quelques jours, on nous avait annoncé que la Chambre des députés de Rouen se proposait de faire afficher à la Bourse, entre deux et trois heures du soir, des dépêches télégraphiques indiquant les cotes et la physionomie des marchés du Havre, de Marseille, de Liverpool, etc. Cette mesure, qui sera très favorablement accueillie par le commerce de notre place, a été inaugurée hier. Sous peu de jours, ce service sera complètement organisé, et les dépêches seront affichées régulièrement. »

M. le chef de station du Bureau télégraphique de Roubaix nous prie d'annoncer que la communication télégraphique est rétablie entre Malte et Alexandrie (Egypte).

On nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur, L'Administration du chemin de fer du Nord a annoncé dernièrement, pendant la saison des bains de mer, des billets à prix réduits et valables pour trois jours seraient délivrés sur Calais, Dunkerque et Boulogne.

« C'est là une heureuse innovation ; mais l'Administration ne devrait pas s'arrêter en si bon chemin, car il y aurait plusieurs améliorations à apporter sur d'autres parcours pour les billets d'aller et retour.

« Ainsi, pourquoi ne pas délivrer des billets d'aller et retour entre Roubaix, Tourcoing et Mouscron ?

« Le prix des places, pour ces petits parcours est relativement trop élevé et un grand nombre de voyageurs se servent des omnibus qui desservent nos deux villes.

« Une autre mesure, incomplète encore, est celle de l'abonnement sur toute la ligne du Nord.

« Pourquoi ne pas établir des abonnements de Roubaix, de Tourcoing à Paris, sans y comprendre les lignes de Dunkerque, Calais et Boulogne ?

« Cette facilité donnée aux voyageurs profiterait à l'Administration ; beaucoup d'industriels qui se rendent fréquemment à Paris prendraient des abonnements si l'on fixait un prix proportionné à ce parcours.

« En vous priant de publier cette lettre dans les colonnes de votre journal, je n'ai d'autre but que celui d'être utile ; je desirais aussi attirer à ce sujet l'attention des personnes intéressées dans la question.

« Veuillez recevoir, Monsieur etc., Votre abonné, D.... »

Roubaix, 22 mars 1864.

On nous rapporte le fait suivant. — Nous le publions sous toutes réserves quant aux détails, mais nous pouvons affirmer l'exactitude des faits.

Samedi matin, des employés des douanes avaient arrêté sur la route de Tourcoing à Roubaix un fraudeur portant une marchandise prohibée.

Deux individus, par leurs cris et leurs menaces tentèrent de délivrer le prisonnier. La foule s'amassa peu à peu ; elle était, comme cela arrive souvent, hostile à la force publique qui opposait une énergique résistance aux efforts tentés.

Un fait regrettable s'est ensuite produit. Une personne paraissant appartenir à la classe aisée se livra à des voies de fait envers un des employés qui eut été blessé sans l'intervention d'un ancien garde de nuit nommé Leman. Celui-ci arracha des mains du nouvel assaillant un bâton qui pouvait devenir une arme terrible vu sa dimension et la fureur qui animait le champion du fraudeur.

Leman s'exposait à un danger certain car l'animosité de la foule contre les employés, allait croissant. Ces derniers cependant firent preuve de modération.

Un sentiment de générosité, mal entendu, une circonstance que nous ignorons, ont peut-être poussé la personne dont nous parlons à un acte qui eût pu avoir de fatales conséquences. Admettons que l'employé, qui est armé, se sentant frapper, étant en légitime défense, et circonstance plus grave, dans l'exercice de ses fonctions, ait fait usage de son arme un malheur terrible pouvait arriver.

Des conséquences sérieuses peut-être résulteraient de cette action irréfléchie. Le fait que nous rapportons peut paraître étrange bien qu'on nous en ait affirmé la complète exactitude.

L'ouverture du marché aux bestiaux a eu lieu aujourd'hui avec un succès complet et au milieu d'une affluence considérable de curieux.

Le nombre des bestiaux amenés à ce premier marché est ainsi réparti :

Bêtes à cornes	114
Veaux gras	42
Moutons	235
Porcs gras	115

Tous ces bestiaux, d'une qualité supérieure, ont été vendus à des prix relativement élevés.

Les marchands venus de l'intérieur de la France et de la Belgique auront à se féliciter d'avoir approvisionné notre marché ; les bouchers et les charcutiers de Roubaix se sont rendus acquéreurs des plus beaux lots.

On peut donc se féliciter de cette nouvelle création due à l'initiative de l'Administration municipale ; il n'y a aucun doute à concevoir sur les résultats qu'on est en droit d'attendre dans l'avenir.

Nous publierons dans notre prochain numéro les noms des marchands et des éleveurs qui ont obtenu les primes désignées au programme, le résultat n'étant pas encore connu au moment où nous mettons sous presse.

#### CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 20 mars 1864.

Sommes versées par 100 déposants, dont 26 nouveaux. fr. 10,062

42 demandes en remboursement. 9,621

Les opérations du mois de mars sont suivies par MM. Achille Wibaux et Louis Serepel, directeurs.

#### CONCERT DE VALENCIENNES.

J'ai rendu compte du concert donné cet hiver par M. Lepers, premier prix de chant du Conservatoire de Lille. C'était son début, et, on se le rappelle, ce début fut heureux.

Depuis lors, M. Lepers s'est produit dans plusieurs salons fort sérieuses et a obtenu le même résultat.

Dernièrement il chantait à Valenciennes, au concert annuel que donne l'Association chorale, et son succès a été complet. Je reproduis le passage qui le concerne, dans le compte-rendu de l'Echo de la Frontière :

« A tout seigneur tout honneur : M. Lepers, de Lille, qui avait bien voulu, en cette circonstance, prêter son concours pour une œuvre de bienfaisance, a droit d'abord à nos remerciements, puis à nos plus sincères félicitations. Doué d'un organe des plus sympathiques et qui nous a paru tenir plutôt du ténor que du baryton, M. Lepers nous a chanté avec infiniment de talent quelques couplets de Si j'étais roi. L'accueil qu'il a reçu après l'air du Barbier de Séville et la Sérénade de Gounod, a dû lui montrer combien il avait fait plaisir parmi nous, et comment on savait apprécier ici le véritable mérite artistique. »

Connaissant depuis longtemps le talent de M. Ch. Lepers (que je revendique pour Roubaix, qu'il habite, et non Lille où il a, du reste, fait ses études musicales), je m'associe pleinement à ces éloges.

Seulement, dans l'intérêt même de M. Lepers, je révélerai une opinion que je ne partage pas.

L'auteur de l'article, en disant que la voix de ce jeune chanteur tient plutôt du ténor que du baryton, a pu être trompé par les quelques notes assez élevées du dernier couplet de Si j'étais roi, et qui sont émises avec la voix de tête, expression impropre, je le sais, mais admise, et qui m'épargne une phrase plus longue.

Si j'insiste sur ce détail, insignifiant en apparence, mais important au fond, c'est que, par le temps de pénurie de ténor qui règne, beaucoup de barytons qui possèdent de belles notes élevées, travaillent leur voix en ce sens, gagnent trois ou quatre notes dans les registres du haut, en perdent autant dans ceux du bas (qu'on me passe encore ces expressions vulgarisées), et arrivent ainsi à une voix mixte déclassée, pour ainsi dire, qui leur permet d'aborder quelques rôles exceptionnels, et perdent, en résumé, une voix nettement classée, bien timbrée et convenable à un grand nombre de rôles.

Je pourrais citer l'exemple d'un jeune artiste de Lille qui s'est trouvé dans cette position.

Il avait une voix de baryton charmante, pleine, grave et ronde, et, de plus, trois ou quatre notes élevées fort belles.

Arrivé à Paris, on en fit un ténor.

Il y a de cela vingt ans. Quoi qu'excellent musicien, il n'a jamais été un ténor complet ; il eut été certainement un baryton remarquable.

Or, M. Lepers se trouverait dans le même cas s'il tombait dans la même erreur.

La nature véritable de sa voix est bien le baryton, et mieux le ténor. Grâce à des études de vocalisation sérieuses, elle a une grande souplesse de transition entre les différents registres. Ainsi, dans les couplets de Si j'étais roi, il donne avec facilité, et surtout avec une grande douceur, les notes assez élevées de la fin ; mais sa voix conserve son timbre, celui du baryton ; elle en a l'ampleur, la rondeur, enfin le caractère distinctif.

L'air du Barbier, chanté par un ténor, perdrait tout son cachet.

Tout en déployant, dans ce morceau, la flexibilité qu'il doit, je l'ai dit plus haut, à des études spéciales, à une direction savante, il laisse à sa voix le timbre qui fait du rôle de Figaro l'un des plus beaux, et en même temps des plus

difficiles qui existent dans le répertoire du baryton, du ténor et du ténor.

Qu'il reste baryton et se garde bien de voler, je ne dirai pas plus haut, mais ailleurs. Je m'explique :

Le public est assez disposé à placer le ténor en première ligne.

Le public a tort. Le meilleur chanteur est celui qui chante le mieux, basse, baryton ou ténor ; et l'on doit admettre ceci : c'est que l'on trouve les plus savants dans les deux premiers genres — à part les exceptions — cela s'explique. Les ténors sont sûrs de s'imposer aux masses par des moyens faciles et connus, moins par la science véritable que par des coups de gosier. Ils se préoccupent donc beaucoup moins de cette science. Devant passer très vite, ils vivent vite.

M. Ch. Lepers obtiendra toujours du succès comme baryton, je ne saurais trop le répéter. C'est un des meilleurs élèves sortis du Conservatoire de Lille. Qu'il chante à Valenciennes, au prochain concert, l'air du Siège de Corymthe ou celui du Châlet, écrits tous deux pour basse chantante, et il justifiera pleinement ces quelques lignes d'observation, j'en suis certain.

Je ne fais pas ici de la critique, dans la critique. Je donne seulement un avertissement utile devant un danger très commun. E. S.

#### COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture	le 21	le 22	hausse	baisse
3 % ancien	66.00	65.85	»	» 15
au compt.	93.25	93.10	»	» 15

Pour toute la chronique locale : J. Roubaix.

#### CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances.

Paris, 21 mars.

Les élections des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> circonscriptions électorales de Paris, commencées hier matin se sont continuées aujourd'hui avec ordre. A quatre heures les scrutins ont été clos, et le dépouillement a été commencé.

Sous peu de jours, le Conseil d'Etat sera appelé à délibérer sur le projet de chemin de fer direct de Bordeaux à Lyon ; on s'attend à une décision favorable.

Au Corps législatif, on dément positivement le bruit du retrait du projet de loi sur les sucres. Il n'y aura qu'une séance, demain ou mercredi, au Palais-Bourbon, avant les vacances de Pâques.

D'après une lettre de Vienne, l'archiduc Maximilien doit partir pour Trieste dans les premiers jours d'avril ; il fera relâche à Civita-Vecchia pour aller voir le Pape et à Valence pour rendre visite à la Reine d'Espagne. Le futur empereur du Mexique n'arrivera guère à la Vera-Cruz que vers le 15 mai.

M. le général Woll, nommé chef d'état-major de l'empereur Maximilien, quitte Paris ce soir à huit heures, afin d'aller prendre son service auprès du nouveau souverain. Les autres membres de la députation mexicaine quitteront Paris demain matin.

La fregate la Thémis a appareillé hier de Toulon pour se rendre à Trieste.

On annonce l'organisation à Paris d'un Comité chargé de venir au secours du peuple Hongrois. Ce Comité demandera l'autorisation d'ouvrir des conférences à l'instar de celles qui ont lieu pour les blessés polonais.

La Banque de France a commencé aujourd'hui l'émission de ses nouveaux billets de 50 fr.

Au Luxembourg, on parle du général Fleury et du comte Bacciochi pour les deux places vacantes au Sénat.

affaire de famille ; et Anderson, le commis-marchand, voyage en France, m'a-t-on dit. De notre petite colerie du bateau à vapeur, il ne reste donc plus que moi pour porter la peine de nos péchés à tous.

— Je crois, répondit Blenda, que ma bonne tante nous eût désapprouvées de prolonger cet entretien, et vous devez comprendre, monsieur le secrétaire, notre crainte de ne pas suivre les bons conseils dont, par malheur, nous voila privées maintenant.

— Impossible de rester sourd à un ordre si formel. Je proteste pourtant, par les principes rigides de feu votre tante, que, si vous n'avez pas de soutien dans cette ville, c'est pousser trop loin la délicatesse que de refuser mes offres de service. Je ne demande point à vous conduire ni aux plaisirs, ni à la promenade, car ma mère et mes sœurs sont retournées à la campagne ; mais permettez-moi de faire tous mes efforts pour vous être utile d'ici à mon départ pour Ting, qui aura lieu dans un mois ; c'est, par Dieu ! le meilleur moyen de réparer mes torts.

— Sous quel rapport pourriez-vous donc nous être utile ? s'enhardit à demander madame Emérence.

— Cela dépend des ordres dont vous m'honorerez. Avez-vous un logement ? du bois ? l'hiver approche. Et songez bien que, si vous acceptez mes services, je demande à être considéré comme un véritable ami. Qui me connaît n'ignore pas que sous ma légèreté se cache un homme d'honneur.

— Il me semble aussi le remarquer, Blenda ; et je ne vois point, mon enfant, pourquoi, dans notre triste position, nous ne parlerions pas avec franchise à moi-même et au secrétaire.

— Comme à un fils, à un frère. Sur mon honneur, je suis devenu si sérieux que mademoiselle pourrait me traiter d'oncle... Commençons donc par le logement.

— Nous en avons un, très gentil et très agréable, Riddargata, numéro...

— Et du bois ?

— Mon neveu Patrik — que Dieu récompense ! — nous en a déjà procuré, et nous lui devons aussi la possession de quelques jolis meubles délaissés par feu ma sœur.

— Allons, Dieu soit loué ! l'horizon s'éclaircit de plus en plus ! s'écria le secrétaire royal d'un air de si profond intérêt que la mère et la fille ne conservèrent plus la moindre ombre de défiance.

— Mais, dit Blenda avec un léger soupir, le plus indispensable nous manque encore.

— Et quoi donc ?

— Le travail.

— Ah ! voilà enfin un champ ouvert à mon activité.

— Réellement ? Auriez-vous par bonheur, un moyen de nous procurer de l'ouvrage ?

— Je connais quelques dames âgées et honorables, bonnes et très-actives ; elles m'aideront à vous en trouver. Serai-je reçu quand je vous porterai la réponse ?

— Oui, mon bon monsieur Born ; c'est tout naturel, puisque vous venez pour affaire urgente.

Et, une fois en train de s'aplanir, madame Emérence fit au secrétaire royal un récit si complet de tout ce qui s'était passé depuis leur arrivée à Stockholm qu'il crut en avoir été lui-même témoin. Il va de soi que ce fut pour elle un grand triomphe de raconter à son nouveau confident que sa fille avait reçu deux demandes en mariage

très honorables.

Blenda qui se tenait un peu à l'écart, n'entendit point cette conversation.

« Oserais-je demander, dit Born en se rapprochant encore de M<sup>me</sup> Emérence, pourquoi mademoiselle votre fille a refusé ces offres ?

— Oh ! mon bon secrétaire, elle avait d'excellents motifs pour cela dans certaines perspectives d'avenir... En acceptant, elle nous saurait, je le confesse, de tous ces embarras qui nous assiegent aujourd'hui. Mais tout vient à temps pour qui sait attendre, disait toujours feu ma grand-mère, qui avait vu le monde. Ma fille est jeune et préfère n'importe quelles pertes à la perte de sa liberté.

— Eh bien, elle pense exactement comme moi... Pour vous rendre confiance pour confiance, je vous avouerai, madame, que ma famille conspire très activement contre ma liberté et s'efforce de m'enchaîner à la fille jeune et riche d'un pasteur. Je commence par me retirer en province ; mais il est possible qu'une fois que j'aurai en poche mon brevet de vice-juge de bailliage, je revienne mettre et moi-même et mon nouveau titre aux pieds de la demoiselle en question. »

Après cet aveu, évidemment fait dans le but d'apaiser entièrement les inquiétudes de nos héroïnes, Blenda se rapprocha des deux interlocuteurs. On arriva en très bonne intelligence à la ville, où le secrétaire royal prit congé de ces dames en leur réitérant sa promesse de se montrer le digne oncle de mademoiselle Blenda.

Le lendemain, la mère et la fille s'installèrent dans leur nouvel appartement, et quelle ne fut pas la joie de madame Emérence quand Patrik vint au-devant

d'elles en leur disant :

« Le premier terme est payé, chère tante... J'aurais voulu, parole d'honneur, faire pour vous bien autre chose encore ; mais il n'est pas facile de faire ce qu'on veut ! »

Un peu plus tard, le secrétaire royal apporta aussi de bonnes nouvelles.

« Tu vois bien, petite, dit la mère toute triomphante, tu vois bien que le bon Dieu nous aplanit les voies ! Patrik est notre petite Providence, et le secrétaire royal notre bon ange.

— Oh ! oui, j'avais tort de tant m'inquiéter.

#### CHAPITRE XIX.

Deux mois s'étaient écoulés.

Par une froide et pluvieuse soirée de la fin de novembre, nous retrouvons notre héroïne dans sa nouvelle demeure, devant un feu assez maigre.

Elle contemplait, avec un mélange de joie et de tendre inquiétude, les joues de sa mère, pâles et creusées par une maladie de plusieurs semaines, mais qui recommençaient à se couvrir d'une légère teinte de santé.

A demi couchée dans un fauteuil, M<sup>me</sup> Emérence, malgré sa faiblesse, ne restait pas inactive ; elle tricottait à un bas d'enfant.

« Ah ! mère, pourrions-nous jamais rendre assez de grâce à Dieu de ce qu'il met enfin un terme à cette triste épreuve ? car pourvu que tu guérisses, il ne nous reste rien à désirer.

— Merci, ma chère, ma pauvre enfant ! tu as souffert plus que moi.

— Oui, de douleur de ne pouvoir faire que si peu de chose pour te soulager.

— Et Henriette ne s'est pas présentée

une seule fois depuis que nous sommes ici ! Et Patrik ? Au commencement, il venait bien de temps à autre, mais ensuite... Il est vrai que les hommes ont à penser à tant de choses ! D'ailleurs, n'entendant point parler de nous, il aura cru, sans doute, que nous étions contentes de notre sort.

— Probablement.

— Si tu étais allée le voir, il serait accouru tout de suite, j'en suis sûre.

— Je n'ai pu prendre sur moi de faire cette démarche... et puis je craignais de rencontrer chez lui le cousin Johan ; il doit être arrivé.

— Hélas ! soupira M<sup>me</sup> Emérence, pour quoi avons-nous été si ambitieuses ? Songe donc, si nous ne revoyions jamais ce comte de Schonen !

On le voit, la maladie avait rendu madame de Kühlen un peu plus raisonnable.

Blenda ne répondit point et détourna vivement la tête pour escher les larmes que lui arrachait la pensée de ses espérances si longtemps déçues.

« Et ce quinquina qui coûte si cher, tandis que nous gagnons si peu ! reprit Emérence.

(La suite au prochain numéro.)

PASTILLES DE POTARD, pectoral unique, sans opium, sont reconnues par les médecins des hôpitaux infaillibles contre les rhumes, bronchites chroniques, asthmes, catarrhes, oppressions, irritations de poitrine, grippe et les glaires ; facilitent l'expectoration, ce qui les rend précieuses pour les vieillards et les enfants. — A Paris, pharmacie, rue Fontaine-Molière, 18 ; à Roubaix, chez M. Coille, pharmacien, Grande-Place, 24.